

Amadeus Mozart disait : « je cherche les notes qui s'aiment... ». Et nos Anciens assemblaient les pierres qui s'aiment, sans pour autant savoir qu'ils composaient eux mêmes, une véritable harmonie, une musique pour les yeux, pour le regard qui sait se promener au long des vieux bâtiments, là où le passant peut ne voir que... des murs. Pour ces bâtisseurs, c'était simplement la fierté du travail bien fait, solide et durable.

Chez nous, la terre est pauvre, et les familles, malgré la mortalité infantile, étaient, autrefois, souvent nombreuses. Ainsi, jusqu'au début du XX^{ème} siècle, la tradition ne laisse pas grand choix aux hommes ; nombre d'entre eux doivent devenir maçons et travailler au loin pendant une grande partie de l'année, voire bien plus longtemps. Un certain nombre de femmes quittent, elles aussi, le pays.

Alors, nous allons essayer d'accompagner plusieurs membres d'une famille, constituée par les mariages, vers la fin de la tradition migratoire des « Maçons de la Creuse ». Le point de départ, et de retour, c'est le village de Lachaud, dans la commune du Monteil au Vicomte.

*A la suite d'une longue lignée de maçons, en 1871 naît **Louis Dubost**. En 1896, il lui suffit de traverser la « charrière » du village pour épouser Léontine, l'une des sœurs d'Adolphe Aupetit. Cette même année, François Boucaud, venu visiter des parents à Lachaud, croise le regard d'Eugénie, la sœur de Louis Dubost. Ainsi au pays, la famille est constituée. Elle va s'élargir mais ce sera à Paris.*

Louis Dubost naît à Lachaud, mais son enfance est plutôt « parisienne ». Son père, jeune maître compagnon dirige plusieurs chantiers importants mais son décès prématuré en 1881 bouleverse la vie de la famille et le retour au pays n'est certainement pas tel qu'aurait pu l'espérer sa mère, elle qui ne pouvait pourtant pas s'habituer à la ville.

Dès qu'il est en âge de partir, Louis va suivre le chemin des maçons, peut-être sur les traces de son père.

En 1892, il est incorporé, puis dispensé du Service Militaire, étant « aîné de veuve ». Comme les autres membres de la famille, il effectuera plusieurs périodes d'exercices militaires. La vie professionnelle et personnelle devra s'en accommoder.

En 1894, il habite rue des Carmes dans le 5^{ème} arrondissement de Paris.

En 1896, il se marie et Léontine l'accompagne à Levallois Perret.

En 1897, ils s'installent dans un appartement au 172 rue Ordener, dans le 18^{ème} arrondissement. Cet immeuble devient, en quelque sorte, le foyer de la famille. On y retrouve Adolphe Aupetit quand il n'est pas en déplacement, et François Boucaud les y rejoint quelques années plus tard. Ce lieu est sous l'étonnante bienveillance de sa concierge, Nathalie Ladoux, qui par ailleurs, quand le temps le permet et qu'elle en a pris commande, installe au dehors sa cardeuse et ses tréteaux : malgré sa petite taille, elle peut confectionner un matelas dans sa journée...

Nathalie a 26 ans en 1897. Son mari, Jean Baptiste (31 ans), est charretier, il est aussi doux et calme que les chevaux qu'il conduit. Le couple vient de l'Aveyron, où leur fils, Henri, est né en 1891, à Villefranche de Rouergue.

En 1898, Léontine donne naissance à Louise, qui est bientôt en nourrice à Lachaud. Gravement affectée par l'accouchement, Léontine ne retrouvera jamais la santé. En 1901, à 24 ans, elle s'en retourne parmi les étoiles... Louis Dubost en a trente. Il ne se remariera pas.

Nathalie veille sur Louise dont la petite enfance est partagée entre Lachaud et Paris. Nathalie, c'est un rayon de soleil qui adoucit la vie des locataires. Et lors de leurs déplacements, elle transmet les nouvelles, fait suivre le courrier, les affaires dont ils peuvent avoir besoin. Ils ne l'oublient pas non plus : un simple bonjour sur une carte postale, c'est un sourire rendu à celle que tous appellent « la mère ». Elle est pourtant sensiblement de leur génération.

Mais comment ne pas penser à « la Mère », qui tient la Maison des Compagnons du Tour de France, la Cayenne, dans chaque ville où ces hommes en apprentissage de compétences et de valeurs, quelque peu déracinés, vont vivre une étape de leur parcours ?

Il faut cependant noter que la migration et l'embauche des maçons creusois sont restées en dehors du Compagnonnage. Compagnon et maître compagnon sont des qualifications traditionnelles dans les métiers du Bâtiment, ils ne correspondent pas aux degrés initiatiques des différents Devoirs de ce même Compagnonnage.

Déjà maître compagnon, Louis travaille de juin 1905 à mars 1906 à Bruxelles dans l'entreprise Jarry, et de juillet 1906 à juillet 1907 en France dans l'entreprise Roulet.

En 1909, il est au château de la Roussille près de Lamazière Basse en Corrèze ; il est accompagné de François Boucaud et d'Henri Ladoux.

En 1912 débute un long chantier au Bazar de l'Hôtel de Ville, au cours duquel Louis Dubost sera particulièrement apprécié dans une tâche toujours très délicate, à savoir l'harmonisation des différents corps de métiers intervenant sur un même site.

Le chemin de François Boucaud est à l'image de la perception que l'on a généralement des Maçons de la Creuse.

Il est donc né en 1868. Deuxième garçon parmi six enfants qui arrivent à l'âge adulte (trois sœurs et deux frères, maçons), il monte à Paris, devient à son tour maçon, puis maître compagnon.

En 1889, ayant un frère sous les drapeaux, il est dispensé de service Militaire, mais pas des périodes d'exercices.

A Paris, notamment entre 1889 et 1905, il déménage à plusieurs reprises, mais il reste dans les 4^{ème} et 5^{ème} arrondissements. On le suit rue des Nonains d'Hyères, rue des Carmes, rue Descartes, rue Mouffetard et rue du Cardinal Lemoine.

Après son mariage avec Eugénie Dubost, le 02 mars 1896, il remonte à Paris, seul. Elle reste à Lachaud, avec sa mère Marie Cécile Dubost. Elles vont tenir la ferme.

Félix naît en 1898, René en 1900 et Marcelle en 1903. Les trois naissances arrivent en septembre, situation fréquemment rencontrée dans les familles de migrants. Ce n'est cependant pas une règle absolue, la présence au pays n'étant pas systématiquement hivernale.

Par ailleurs, dans une famille nombreuse, l'observation des mois de naissance des enfants pourrait être un indicateur de la période à laquelle le père a cessé de migrer, redevenant ainsi cultivateur. Peut-on prendre François Boucaud et l'ensemble de ses frères et sœurs en exemple ? Jean Baptiste, Marie, François et Eugène sont nés respectivement en novembre 1864, octobre 1866, novembre 1868 et fin août 1871. Les suivants, Victorine, Eugène-Henri, Marie Antoinette et Marie Augustine sont nés en mars 1875, juin 1877, mai 1879 et septembre 1884. Le père serait ainsi revenu à la terre entre 1871 et 1875, hypothèse à vérifier par d'autres informations disponibles, notamment les recensements malgré les incertitudes qu'ils comportent parfois. En 1906, Eugénie s'en va retrouver (peut être) Léontine parmi les étoiles, elle a 33 ans. On parlait alors de maladie de langueur. François, qui est pourtant un homme enjoué, entre en révolte contre son Dieu. Il lui reprochera toujours « d'avoir enlevé une mère à ses enfants »...

François est constamment préoccupé par les difficultés rencontrées par sa famille restée à la ferme. Parmi les sujets fréquemment évoqués au long de sa correspondance, on note le temps qu'il fait au pays et ses conséquences sur les pommes de terre, la qualité et la quantité de foin, de seigle et d'avoine, on note le choix du domestique à embaucher pour les gros travaux, quels sont les achats indispensables à effectuer. Et, faut-il envoyer de l'argent ? S'il est à Paris, c'est bien pour cette raison... François parlait, bien sûr, mais il écrivait aussi en patois. Rien ne nous permet de suivre François Boucaud au long de son parcours professionnel jusqu'en 1909, date à partir de laquelle il est certain que l'on travaille presque « en famille » dans l'entreprise Eugène Despagnat à Paris. Entre autres Lamazière Basse en 1909 et Gy les Nonains (45) en 1910-1911. En 1913, François Boucaud implante un long et pénible chantier à Brucourt, dans le Calvados : un grand bâtiment, à édifier sur une butte isolée, avec la quantité de problèmes d'approvisionnement que cela peut représenter. Il ne comprend toujours pas pourquoi son Dieu lui a enlevé son épouse et il se sent, là bas très malheureux. Courant 1914, il est encore à Brucourt. N'étant pas mobilisé pendant les hostilités, il y retourne en 1915.

Henri Ladoux, né en 1891, apprend son métier dans l'entreprise Despagnat, souvent en compagnie de François Boucaud (Lamazière Basse, Gy les Nonains,...). Sa spécialité c'est le plâtre. De quelques vingt ans plus jeune que ses Anciens, il débute son service militaire en octobre 1912. Il ne fait pas encore partie de la famille.

Adolphe Aupetit est né en 1883 à Lachaud. Tout jeune, son père a battu le plâtre, qui arrivait en morceaux sur les chantiers parisiens.

Au moins cinq de ses oncles sont ou ont été maçons.

Adolphe a 14 ans quand sa mère décède. A 19 ans, il habite rue Ordener. Il est incorporé en septembre 1904, puis dispensé en novembre 1905, devenu seul soutien de son père, entré dans sa soixante dixième année.

Il n'a probablement pas connu la maison Despagnat, ni suivi le même parcours que les autres membres de la famille, car en 1906, à 23 ans, il est déjà stucateur. Il travaille pour l'entreprise Henri Germain, rue François Bonvin dans le XV^{ème} arrondissement, maison renommée dont la liste des récompenses et des réalisations prestigieuses occupe une petite moitié de la surface des feuilles de papier affectées au courrier.

Mais, le stuc est-il bien connu ?

C'est un habillage intérieur ou extérieur des bâtiments, à l'aide d'un mortier à base de chaux, de sable, de poudre de différentes sortes de pierre et d'un certain nombre de pigments. La composition du stuc ressort d'une certaine alchimie qui peut, encore aujourd'hui être élaborée dans le secret. Le stucateur connaît et peut utiliser le plâtre dans la réalisation de certains éléments d'un chantier.

Cet habillage, solide et durable, permet de restituer l'aspect de la pierre (notamment le marbre), la brique, entre autres matériaux. Il permet d'offrir une ornementation, gravée ou en bas relief, voire en ronde bosse. Le stuc est également utilisé dans la statuaire.

Enfin l'enduit encore frais peut recevoir – mais cela est dit d'une manière très simplifiée – des représentations picturales. La peinture, composée de lait de chaux et de pigments, entre autres éléments supplémentaires possibles, pénètre le support, réalisant ce que l'on appelle une fresque. Ce procédé rend la figuration très résistante, ce qui permet de la retrouver sous d'éventuels recouvrements ultérieurs quelque peu iconoclastes.

Le stuc est connu depuis l'Antiquité. Il est encore utilisé de nos jours, en Restauration, et dans l'habillage de bâtiments tout à fait contemporains.

On pourrait énumérer la quantité de réalisations de prestige qui honorent les entreprises d'aujourd'hui, notamment la S.O.E., à caractère coopératif. On compte, parmi les directeurs successifs, des creusois.

Et de nombreux stucateurs ont été ou sont creusois.

Adolphe Aupetit dirige plusieurs chantiers importants en France et à l'étranger, entre lesquels il revient à plusieurs reprises à Lachaud, et au Monteil, chez sa sœur Marie Louise, mariée à Adolphe Guyot, aubergiste et boucher.

Entre 1907 et 1911, il est successivement à Londres, à Cologne, à Joeuf près de Verdun, au château des Avenières près de Cruseilles, en Haute Savoie, au château de Chantilly (gros chantier sur lequel plus de cinq tonnes de plâtre sont utilisées), à la Caisse d'Epargne de Versailles, aux Avenières à nouveau.

Puis, de février 1911 au tout début 1912, il est à Rio de Janeiro, pour habiller l'intérieur d'un palais. Il revient au pays, où il va rester un certain temps, avec de nombreux souvenirs, dont un revolver Colt (pour la famille, c'est un élément de sa « légende », mais pour Adolphe, c'est, plus simplement, un moyen de défense...). Il

rapporte, pour son filleul, un perroquet, qui va vivre encore pendant une soixantaine d'années, résigné, ignoré par le soleil, au dessus de l'entrée de la cuisine de l'Hôtel Guyot au Monteil, oiseau dont le vocabulaire est resté limité au « taaa...bien déjeuné !? », malgré (ou peut être à cause de) la clientèle nombreuse et animée de la maison.

En 1913, il travaille à Paris.

La guerre est « vécue » différemment par les uns et les autres.

François Boucaud n'a pas été mobilisé.

Louis Dubost est mobilisé entre janvier et juin 1915 au camp retranché de Paris, à Osny, dans l'ancienne Seine et Oise. Après une longue permission, il est rappelé en juin 1916, à la caserne de la Tour Maubourg où il effectue des corvées sans poste fixe, libre de rentrer chez lui tous les soirs .Il est « renvoyé » dans ses foyers en novembre. En 1918, il est au château de Bouges, dans l'Indre. Il y retournera en 1920.

Incorporé en octobre 1912, Henri Ladoux effectue son service militaire. En juin 1914, il enterre le « Père Cent ». La guerre est déclarée en août. Il ne sait pas (et personne ne le sait) qu'il ne rendra son uniforme que dans quatre ans et demi...

Il est artilleur, et le 22 septembre 1915, il est blessé par l'explosion de sa pièce. Plusieurs brûlures et une fracture comminutive de la jambe gauche l'amènent à Bordeaux où cicatrisation et consolidation seront lentes.

Dans un cadre militaire, il est à Barèges, dans les Hautes Pyrénées, entre les eaux thermales et la marche en montagne. Image insolite, dans cette guerre, pendant qu'à Verdun, la Vie et la Mort se battaient comme des démentes...

Ensuite, par décision de la commission de Réforme, il est versé dans le Service Auxiliaire et affecté à la poudrerie du Moulin Blanc, près de Brest, jusqu'à sa libération, en mars 1919.

Félix Boucaud, qui a déjà fait connaissance avec la maison Despagnat, est appelé sous les drapeaux le 2 mai 1917, il a 19 ans. La période d'instruction et la contre offensive alliée lui permettent de voir la fin du conflit. Affecté en Lorraine, il participe aux exhumations. Il en est profondément marqué, et ni lui, ni Henri, n'ont jamais parlé de la guerre. Félix est libéré en juin 1920. Il habite, lui aussi rue Ordener.

Mais cette guerre marque la fin du chemin pour Adolphe Aupetit. Mobilisé en août 1914, il participe aux premiers combats contre l'armée allemande. La contre offensive de la Marne amène son unité en Lorraine, près de Pont à Mousson.

Il tombe le 5 avril 1915 au cours d'un assaut dirigé vers la tranchée ennemie. L'action se déroule dans des conditions défavorables. La tranchée allemande est bien organisée et solidement couverte. Elle domine une vaste étendue de terrain sur lequel les tranchées françaises - pour un certain nombre d'entre elles inachevées - laissent

les hommes vulnérables. L'ordre de se porter à l'attaque implique plusieurs éléments qui doivent agir en interdépendance en fonction d'un horaire déterminé, et quelque soit le déroulement de l'opération, ledit ordre doit être exécuté dans sa totalité.

La préparation d'artillerie ne réussit à ouvrir que quelques petites brèches dans le réseau de fils barbelés.

La compagnie voisine ne parvient pas à emporter son objectif. Il faut pourtant, à l'heure prévue, sortir de la tranchée, courir, crier, et surtout ne pas penser...

On retrouve cette situation à plusieurs reprises au cours de cette guerre, aussi maudite que toutes les guerres. C'est le secteur de Flirey, très meurtrier en cette période du conflit. La violence, la souffrance et la peur qui sont imposées aux hommes conduisent plusieurs d'entre eux au renoncement, voire au refus. Félix Baudy et quatre de ses camarades seront fusillés dans la carrière de Flirey le 20 avril 1915.

Adolphe Aupetit repose dans la terre lorraine jusqu'en juillet 1920. Après la « restitution des restes du sergent Aupetit », il revient, lui aussi, au pays...

L'entreprise Eugène Despagnat compte parmi celles qui participent à la reconstruction dans les zones sinistrées. En 1920 elle propose à Louis Dubost la direction du secteur de Chauny, dans l'Aisne.

En mars 1921, Louise et Henri, qui ont grandi ensemble, vont tout naturellement se marier (au Monteil), et toute la famille s'installe à Béthancourt, près de Chauny. François Boucaud, Félix, Louis Dubost, Louise et Henri, René Boucaud (qui les rejoindra à la fin de son service militaire en septembre 1922), vont vivre et travailler ici jusqu'en 1926.

La reconstruction de l'église (style Art Déco), sur les plans de l'architecte Georges Lisch, est certainement le chantier qui leur est le plus cher. Bâtie en briques rouges, elle protège en son intérieur, une infinité de miettes de lumière, déposées dans la joie et les chansons par une équipe de mosaïstes italiens. Tout ce qu'il faut pour que les voûtes soient heureuses d'exister...

En 1923, naît Odette Ladoux.

En 1924, René Boucaud rencontre Simone, et Paulette arrive en 1925.

Cette même année, à 57 ans, François Boucaud, délaissé depuis assez longtemps par la santé, revient au pays. Il a tout prévu pour reconstruire sa maison, mais le 15 avril, l'horloge, dans la vieille maison, se tait. Et cette mécanique, fatiguée mais fidèle, peut être imprégnée par les générations qu'elle a accompagné, cette mécanique est toujours là.

En 1927, toute la famille est de retour à Lachaud, y compris Nathalie et Jean Baptiste Ladoux. Odette a maintenant une petite sœur, Denise, née le 27 décembre 1926. 1927 est une année d'intense activité. Avec quelques économies, beaucoup de courage et relativement peu de main d'œuvre, Louis Dubost démolit la chaumière « étagée » des Aupetit, dont il a hérité par Léontine, pour construire une maison dite « retour de migrant » et remanier les bâtiments y attenant.

La fortune n'a pas accompagné la famille au long du chemin, et la terre reste pauvre malgré l'amélioration de la production agricole. Aussi, en 1930, Louise et Henri Ladoux remontent à Paris. La migration n'est donc pas encore terminée. On reprend un café – restaurant – pension de famille, établissement dans lequel la fortune n'entrera pas davantage, pour causes de bon cœur et mauvaise période. Henri redevient plâtrier, mais son ancienne blessure lui rend la vie de plus en plus pénible : il saisit l'opportunité d'entrer dans l'enseignement professionnel. La retraite les attend, bien sûr, à Lachaud.

Le matin du 4 décembre 1957, tout simplement, Louis Dubost ne s'est pas réveillé, il avait 86 ans.

En 1960, au terme d'une « longue maladie », l'horloge de tait à nouveau, Henri avait 69 ans. Revenue auprès de ses filles, Louise repart vers les étoiles en 1987, à 89 ans. Denise n'a pas épousé un maçon. Odette a rencontré un « homme du bâtiment », dont le cœur est devenu creusois, et qui repose au pays, comme tous ceux qui ont pu y revenir.

On retrouve Félix et René Boucaud en 1927, ils réalisent la maison dont leur père avait tracé les plans. Le temps est partagé entre la ferme et la construction, avec l'aide de Louis et Henri. C'est aussi une maison « retour de migrant ».

Au regard de certains, ces maisons étaient ostentatoires, elles signifiaient la richesse. Entre autres éléments divers, elles ont été à l'origine (ou l'ont entretenu) d'un certain clivage latent, en général injustifié, au sein de nombreuses communautés villageoises. Ce clivage a-t-il disparu aujourd'hui, alors que le « vivre ensemble » dérange encore bien des gens, on peut s'interroger.

Quoi qu'il en soit, chez les Boucaud, la fortune n'est pas plus généreuse, et en 1928, Félix et René repartent, eux aussi, alors que la maison est tout juste terminée. La modeste propriété est mise en fermage.

Le bonheur de Marcelle comptait parmi les préoccupations de ses frères. Son mariage l'emporte, en 1937, vers une nouvelle famille, restée à la terre, dans la commune de Vallière. Le couple paraît uni, mais la vie n'est pas toujours facile (peut-être jamais) : la femme élève les enfants, elle participe activement à la vie laborieuse de la ferme, et elle soigne les Anciens (qui ne sont pas les siens) jusque dans leur dépendance. Elle espère qu'elle aussi, plus tard, sera aidée...

A Paris, René, plâtrier, reprend son métier, il reste très attentif à tout ce qui peut améliorer la condition ouvrière. Paulette, la fille de Simone et René, n'épouse pas un maçon.

Félix est maître compagnon dans plusieurs grandes entreprises du bâtiment. Toujours très proche de tous les membres de la famille, il ne se marie pas, et reste très discret sur sa vie personnelle.

Le matin du 4 décembre 1957, tout simplement, Louis Dubost ne s'est pas réveillé, il avait 86 ans.

En 1960, au terme d'une « longue maladie », l'horloge de tait à nouveau, Henri avait 69 ans. Revenue auprès de ses filles, Louise repart vers les étoiles en 1987, à 89 ans. Denise n'a pas épousé un maçon. Odette a rencontré un « homme du

bâtiment » , dont le cœur est devenu creusois, et qui repose au pays, comme tous ceux qui ont pu y revenir.

Le temps s'arrête, en 1961 pour René, en 1972 pour Félix, ils sont à Paris. Au pays, l'horloge sommeille depuis longtemps, car là bas, les maisons ne sont plus régulièrement habitées. Et le mécanisme, quelque peu engourdi, peut même devenir grognon si un hôte de passage, fut-il un membre de la famille, s'aventure à le remonter en oubliant que ce simple geste pouvait être, autrefois, un véritable rituel...

Il n'y a plus de maçons dans la famille, les noms eux mêmes disparaissent. Mais si les femmes ne les ont pas transmis, ce sont pourtant bien elles qui portent et transmettent le sang, la Vie, et qui, certainement mieux que les hommes, savent harmoniser la force, la douceur et la tendresse, entre autres nombreuses qualités... Parler des Maçons de la Creuse, mais ne pas oublier leurs mères, leurs sœurs et leurs compagnes...

Alain Grandjean.